

En attendant le vrai recueil de récits

Marco Micone, *Le figuier enchanté*, Montréal, Éditions Boréal, 1992, 120 p.

Diane-Monique Daviau

Numéro 70, été 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38611ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Daviau, D.-M. (1993). Compte rendu de [En attendant le vrai recueil de récits / Marco Micone, *Le figuier enchanté*, Montréal, Éditions Boréal, 1992, 120 p.] *Lettres québécoises*, (70), 31–32.

En attendant le vrai recueil de récits

Le figuier enchanté commence comme une suite de proses intimistes qui vont droit au cœur. Mais trop d'argumentation vient peu à peu gâter la sauce...
À quand la grande plongée dans un vrai recueil de récits ?

RÉCIT

Diane-Monique Daviau

CONNU SURTOUT COMME DRAMATURGE, Marco Micone a donné à la scène trois pièces d'inégale qualité, d'abord *Addolorata* en 1982, que j'avais eu le plaisir de voir à La Licorne, une pièce forte où s'équilibraient encore, à l'époque, la réflexion qu'avait déjà amorcée l'auteur sur la situation de l'«immigré» et le souci de travailler le «problème» de façon littéraire, dramatique. *Gens du silence* (1983) tombait déjà, par-ci par-là, dans le piège de la thèse et du réquisitoire. Ou était-ce *Déjà l'agonie* (qui lui valait, en 1989, le Grand Prix du *Journal de Montréal*) qui me faisait davantage penser à une analyse sociologique qu'à une pièce de théâtre ? Ces deux textes se confondent dans mon souvenir : elles souffraient toutes deux d'une faille, d'un manque qui me fit regretter le souffle d'*Addolorata*.

Voici que Micone nous revient avec un nouveau titre, *Le figuier enchanté*, un recueil de petits textes que l'éditeur a eu la sagesse de ne pas affubler d'une étiquette qui n'aurait pas recouvert la totalité des textes réunis ici. Car nous avons affaire ici à des textes relevant de plusieurs genres.

Un témoignage sur la condition migratoire

Dans une introduction qu'il appelle «exorde», l'auteur présente son livre comme un recueil *hybride*, mais je crois qu'il fait davantage référence au fait que les textes de ce livre appartiennent justement à divers genres littéraires qu'au fait qu'on mêle ici allégrement œuvre de fiction et documentaire (ou analyse sociologique, si on veut), et c'est par rapport à *cette* tentative d'hybridation que j'ai quelques (énormes) réserves.

Mais parlons d'abord de ce que raconte cette suite plus ou moins chronologique d'images qui présentent la chose sous diverses formes, allant du récit, dans lequel on sent beaucoup la dimension autobiographique et qui relève du souvenir et du travail de remémoration, au froid dialogue avec indications scéniques en passant par des lettres, des textes dans lesquels l'exposé de faits, de données

l'emporte sur la narration, et d'autres qui donnent davantage l'impression d'une transposition.

Le figuier enchanté est un témoignage sur la déchirure qu'on subit quand on s'expatrie, sur la condition, sur le phénomène migratoire, incluant le fait d'émigrer, donc le déracinement, et la difficulté de se transplanter ailleurs, de s'enraciner dans cet ailleurs : le fait de devenir immigré.

Tous ces textes nous parlent, en les mettant en relation, du pays d'origine, l'Italie — le pays de l'enfance et des racines —, du pays rêvé, l'Amérique tout à fait mythique, et du pays réel, c'est-à-dire Montréal. On imagine facilement les abîmes séparant ces trois mondes !

Quelques textes réussis qui donnent à voir

Les premiers textes nous racontent donc plus particulièrement le pays d'origine, et ce sont ces textes-là que j'ai préférés. Parce qu'ils sont portés par un véritable élan littéraire, un souffle poétique (ce qui est loin d'être toujours le cas dans les textes de la seconde «moitié» du livre). Si on ne savait rien de l'auteur (et de ses préoccupations d'ordre sociologique) ni du reste du livre, on pourrait lire ces textes-là comme de petites nouvelles ou de petits récits très figiolés, intenses et aériens à la fois, avec des images fortes et précises, des détails qui donnent de l'ampleur aux textes. On voit bien les villages désertés dont le narrateur nous parle, l'absence des pères et des maris expatriés qui pendant des années ne continuent à exister que par le biais de lettres, plus ou moins



Marco Micone

mensongères, d'ailleurs. On *imagine* bien ces femmes que Micone appelle les «veuves blanches» et dont il parle ainsi dans «Les femmes aux abots» : «Le visage de ma mère se crispait chaque fois qu'on vantait les mérites d'une Amérique qui avait emporté tant de monde. Veuve blanche, elle verra tout le monde scruter chacun de ses gestes. Le mari lui manquera beaucoup plus que l'homme. De soumise à celui à qui elle avait promis obéissance, elle deviendra captive de toute la communauté.» (p. 31)

D'autres textes, au fur et à mesure qu'on avance dans le livre, nous parlent plus spécifiquement de l'arrivée dans le pays d'accueil qui ne peut être qu'une grande déception quand on a été nourri pendant des années de toutes ces images d'une Amérique dorée et qu'on arrive tout à coup, en plein hiver, dans le Montréal des années 1950. Et après avoir bien senti ce que partir signifie, on comprend ce qu'arriver et s'intégrer veut dire. On voit aussi que le pays d'accueil n'accueillait pas vraiment ces étrangers, qu'il les laissait plutôt s'arranger tant bien que mal entre eux.

La condition d'immigré, Marco Micone nous la fait particulièrement bien sentir à travers quelques-unes des expériences auxquelles est nécessairement confronté un enfant déraciné qui doit recréer son



monde, son imaginaire enfantin, aussi, dans un environnement nouveau, une langue nouvelle qui, en plus, s'avère ici hybride et multiple.

Documentaire ou littérature ?

L'auteur a réussi à prendre une certaine *distance* par rapport aux événements survenus dans l'enfance. Chaque fois qu'il semble manquer de ce recul nécessaire, c'est-à-dire (par exemple) chaque fois qu'il aborde la situation actuelle, Micone, hélas ! — et ceci peut être vu comme le revers de son engagement, de sa volonté d'intégration et d'enracinement (qui l'amènent dès l'introduction à lancer un véritable appel à la tolérance) — glisse du côté de l'exposé, de l'illustration, de l'analyse, de la thèse, du réquisitoire. Le professeur, peu à peu, prend le dessus sur l'écrivain, l'évince. Le message l'emporte sur le travail de création, de transposition; le documentaire l'emporte sur l'œuvre de fiction. L'écriture dérape et échappe à l'auteur.

Et c'est bien dommage, car les récits du début, intimistes, tout près de l'angoisse existentielle, touchent beaucoup plus que ceux qui suivent et se limitent à exposer des «problèmes sociaux», certes intéressants, mais dont le traitement relèverait davantage du documentaire, voire du plaidoyer. En lisant ces textes-là, je me disais, contrairement à certains lecteurs que j'ai entendus souhaiter que l'auteur se remette au théâtre : comme ce serait bien que Marco Micone nous donne enfin un *vrai* recueil de récits ou de nouvelles, un recueil de fictions dans lequel il donnerait libre cours à son imaginaire, enrichi au contact de ces diverses cultures qu'il a fréquentées, mais dégagé de la contrainte d'expliquer et de convaincre... Un recueil non seulement plus maîtrisé au niveau de l'écriture (qui serait cette fois dépourvue des maladrotes sur lesquelles bute souvent celui qui en est à ses premières armes dans le genre «récit», par exemple les glissements soudains de perspective, les problèmes de transition dans l'utilisation des temps verbaux ou dans la succession des lieux, la difficulté de faire *sentir* le passage du temps, le recours à des raccourcis trop «courts», justement, pour ne pas compliquer d'autant la compréhension), mais aussi moins cérébral, plus sensuel et plus unifié, à l'image des premiers textes du *Figuier enchanté*. À quand ce recueil, cher Marco Micone ?



la revue de la nouvelle
XYZ
1962 n° 34-35

Colères !



la revue de la nouvelle

XYZ

Abonnez-vous!

1 an / 4 numéros
(taxes incluses)

étudiant : 18 \$ • individu : 20 \$
institution : 22 \$ • étranger : 25 \$

N° 33 : Belgique/Lauréats du concours Millefeuille

Nom _____

Adresse _____

Code postal _____ tél.: _____

Ci-joint: chèque mandat postal
  exp.: _____

Signature _____

815, rue Ontario Est, bureau 201, Montréal (Québec) H2L 1P1
Téléphone : (514) 525-2170 • Télécopieur : (514) 523-9401